

---

**Allocution de Grégory Doucet, Maire de Lyon**  
**Commémoration du génocide des Tutsi du Rwanda**  
**7 avril 2022 – Place Antonin Poncet**

(Seul le prononcé fait foi)

---

- Monsieur le représentant du Préfet de la région Auvergne-Rhône-Alpes, Préfet du Rhône  
Jean-Daniel Montet-Jourdran
- Madame et Monsieur les Parlementaires  
Hubert Julien Laferrière et Anne Brugnera
- Monsieur le représentant de l’Ambassade du Rwanda en France  
Claver Karara
- Monsieur le Président de IBUKA Auvergne-Rhône-Alpes  
Jean-Paul Ruta
- Monsieur le représentant du Président de la Métropole de Lyon  
Yves Ben Itah
- Madame la représentante du Président du Conseil régional Auvergne-Rhône-Alpes  
Isabelle Ramet
- Mesdames et Messieurs les Elu.e.s
- Messieurs les représentants des Autorités Militaires  
Colonel Brun de St Hippolyte (GML) et Général Escolano (Gendarmerie)
- Messieurs les représentants des Autorités Religieuses  
B. Chana, père Ch. Delorme, Yves Chevalet (rpst l’Archevêque)
- Mesdames et Messieurs les Président, Présidentes d’Associations  
N. Bornstein CRIF, Alain Blum LICRA etc..
- Chers Amis rwandais
- Mesdames et Messieurs

Nous sommes ici rassemblés pour commémorer l'une des plus grandes tragédies de l'Histoire contemporaine.

Le génocide des Tutsi du Rwanda n'a pas d'équivalent. Il est unique. Il est inédit. Il est incommensurable.

Il concerne au premier chef, ceux qui l'ont subi : les Tutsi, exterminés pour le simple fait d'être nés Tutsi.

Ce génocide concerne la France aussi, notre pays, qui est liée à cette tragédie, au travers de ce qu'elle a fait ou de ce qu'elle n'a pas fait et des liens qu'elle entretenait et qu'elle entretient avec l'Afrique des grands lacs. En particulier avec le Rwanda.

Ce génocide concerne l'Humanité toute entière, aujourd'hui et pour toujours, en ce qu'il interroge en nous, notre capacité à aimer et à haïr, notre capacité à détruire et à protéger, à nous interposer ou à laisser faire, à considérer toutes les femmes et tous les hommes de tous les continents comme des sœurs et des frères ... ou à les repousser comme des étrangers indignes de notre secours et de notre compassion en raison de leur langue, coutumes, couleur de peau, de leur passé, ou de nos intérêts.

Plus de 800 000 Tutsi ont péri assassinés en moins de 100 jours entre le 7 avril 1994 et le mois de juillet, au Rwanda, victimes d'un plan qui visait à les éradiquer purement et simplement. De la plus atroce des manières.

Au moins trois quart des Tutsi du Rwanda ont été tués dans cet effroyable bain de sang par des Hutus qui étaient leurs voisins, leurs collègues, leurs cousins, leurs amis ... des membres de leurs villages, leurs coreligionnaires, des personnes qu'ils et elles fréquentaient. Au quotidien.

On a parlé d'un « génocide de proximité ». Cette seule expression, déjà, devrait tirer des larmes à quiconque en prend la mesure. Car la proximité, ce qui nous lie, est dans

une société qui a conservé ses repères, l'emblème de la protection. Pas synonyme de menace ou de danger. Ça ne devrait jamais l'être.

Comme vous le savez, il n'y avait pas deux communautés séparées dans ce pays verdoyant tissée de collines et de forêts, ce pays de marais et de rivières abondantes où le ciel est souvent parsemé de grands nuages blancs. Paysage qui semble inviter à la paix. Ou le pire s'est pourtant produit.

Par malheur oui. Par très grand malheur sans aucun doute ... mais ni par hasard, ni par accident. La haine avait été semée. L'horreur préparée. L'impensable, bel et bien pensé.

Il n'y avait pourtant aucune fatalité.

Seulement voilà, pendant des années et même des décennies, il s'est trouvé au Rwanda des personnalités publiques, des représentants, pour dénier à une partie de la population ses **droits**, pour **justifier** les inégalités, pour **interdire** les mariages mixtes, pour jeter de l'huile sur le feu et aviver les différences. Des différences qui n'existaient souvent pas ailleurs que dans un étiquetage administratif inscrit sur un papier d'identité et hérité de la colonisation. Des Hutus parce qu'ils étaient nés d'un père Hutu. Des Tutsis parce qu'ils étaient nés d'un père Tutsi. Pas plus.

On sait que des oppressions, des mises à l'écart, des exils forcés ont pu se perpétrer. Aux stigmatisations ont succédé des exécutions, puis des pogroms et des tueries programmées demeurées impunies. Si graves qu'elles aient pu être ces signaux annonciateurs d'un désastre d'une ampleur sans limite ... il ne s'est pas trouvé d'opposition suffisante à la pénétration d'un racisme latent dans les esprits.

Un racisme incroyablement violent, véhicule de rancune, de ressentiment, de fantasme, de peur et de vengeance, inversant potentiellement la culpabilité criminelle, permettant au bourreau soumis au feu de la propagande de s'inventer que les victimes méritaient d'être traitées en coupables et leurs assassins en justiciers.

C'est pourquoi il est d'abord important de reconnaître ce qui s'est passé. Tout ce qui s'est passé, tout ce qui est arrivé. Sans l'amoindrir, sans le nier, sans le rejeter dans un espace et dans un temps que le sentiment et l'émotion ne pourraient embrasser. Ou la compréhension.

La simplification des faits, la naturalisation des inégalités, le dévoiement du langage ont opéré ce chamboulement de la raison, prémice à l'explosion meurtrière et au déferlement de toutes les cruautés.

Il n'y avait pourtant **aucune** fatalité.

Je voudrais, pour qu'on me comprenne bien, citer les mots de **Révérien Rurangwa**, survivant qui a raconté son expérience dans un livre intitulé « génocidé ».

Livre, qu'il a dédié, en hommage posthume, aux quarante-trois personnes de sa famille assassinées parce qu'elles étaient Tutsi :

*« Il y a treize jours, le 7 avril, vers 14 h, très brutalement nos parents nous ont poussés hors de la maison en nous ordonnant « vite, à l'Eglise ! ». Sans explications, ni bagages à la main. Il se passait quelque chose, mais je ne savais pas quoi.*

*J'ignorais que l'avion du Président avait été abattu la veille au soir, que l'attentat avait mis le feu aux poudres, et surtout qu'il y avait un tel baril avec une mèche si courte qui n'attendait qu'une étincelle pour exploser ! Le contentieux entre Tutsi et Hutu, qui s'était cristallisé, je l'ai dit lors de la colonisation, m'était étranger.*

*Je n'étais qu'un enfant insouciant. Certes, quelques voisins nous traitaient de « sales Tutsi » ; la maîtresse Jeanne, mon institutrice en 6<sup>e</sup> avait placé les Tutsi au fond de la classe et les Hutu aux premiers rangs, et elle avantageait nettement ces derniers ; mais je ne percevais pas encore dans ces injustices les prémices d'un massacre planifié. Surtout je jouais au foot avec des Hutu, j'allais explorer les marais avec des Hutu, je pêchais avec des Hutu, je gardais nos vaches avec des Hutu.*

*Un garçon avec qui tu joues au foot deux fois par semaine et avec qui tu pêches le tilapia peut-il devenir ton ennemi ? Cela me paraissait impensable. »*

A **nous aussi** bien sûr ... encore maintenant.

Mais ne croyez pas qu'il soit facile de raconter. Il faut un courage inouï.

Mais ne pas raconter, c'est encore pire. C'est presque comme mourir. Ou s'interdire de vivre.

C'est pourquoi aujourd'hui, je suis là pour dire à nos sœurs et à nos frères Tutsi, à nos sœurs et à nos frères en humanité, que la ville de Lyon ne les abandonnera pas à cette violence redoublée que constitue le silence imposé ... par l'embarras dans lequel leurs paroles, leurs souvenirs, leurs témoignages plongent ou pourraient plonger l'ensemble des vivants qui forment la communauté internationale.

La tragédie vécue par tous les rescapés, par les familles des victimes et des rescapés, par les proches des victimes et des rescapés ne peut, ne doit, ni être contournée, ni oubliée.

Je sais que c'est une plaie à vif ... et qu'il ne revient à personne qui ne l'a pas vécu dans sa chair, de jeter du sel sur cette plaie en racontant les horreurs vécues par d'autres. Je vais donc nous les épargner dans mon propos, tout en rappelant que nous ne les ignorons pas.

Et puis c'est un paradoxe irrésolu ... le génocide des Tutsi est une réalité impossible à dire, impossible à décrire, effroyable ne serait-ce qu'à évoquer. Dans le même temps où nous devons affronter ce qui s'est passé, nous sommes pris dans une pulsion de fuite. L'esprit cherche à se dérober, la tête à se tourner, le regard à s'échapper.

Mais je le dis aussi : nous sommes prêts à entendre. A accepter de regarder.

Même si elles nous glacent. Même si elles nous sidèrent. Toutes ces atrocités.

Il ne s'agit pas seulement pour nous d'examiner nos responsabilités, historiques ou collectives, mais de parvenir à supporter, sans mettre à distance par tous les réflexes possibles, les images de la violence absolue dans son essence la plus crue.

Car le Rwanda où elles se sont accomplies n'est ni loin, ni distant. Il est à portée de notre cœur. Et la justice sans doute commence par la reconnaissance de l'injustice.

Il faut écouter les témoins, les procès, la souffrance qui crie si fort encore dans le silence et qui n'arrêtera jamais de crier. La déchirure infinie des supplices endurés.

Le bourdonnement incessant des absences.

La France a reconnu, récemment, par la voix de son président qu'il était temps que nous aidions les historiens à travailler, que le pouvoir politique ne devait rien faire qui puisse entraver l'émergence de la connaissance ou de la vérité.

La ville de Lyon, elle, souhaite pour sa part, contribuer à soulager la brûlure de la communauté Tutsi et les traumatismes du génocide.

Nous sommes à l'œuvre pour végétaliser la ville, pour l'apaiser, pour créer des jardins. Ils constituent potentiellement des lieux de plénitude favorables à la mémoire et au recueillement. Aussi, nous pensons que nous pourrions bientôt être en mesure de vous offrir un lieu dédié. Du moins, vous le proposer. C'est notre intention. Je voulais vous en faire part aujourd'hui.

Je vous remercie.